

Initiation à la méthode de l'analyse biographique sur le cas de Napoléon Bonaparte

Michel Lobrot

Professeur émérite en sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, il a publié de nombreux travaux de recherche en pédagogie, en psychologie et en anthropologie.

Introduction

Je choisis d'étudier la formation de celui qui devint Empereur des français en 1804, à cause de l'originalité de ce personnage. Dans la série historique des dominants, il représente quelque chose de nouveau, quelque chose comme une excroissance monstrueuse.

La Boétie, dans son *Discours de la servitude volontaire*, déclare que ceux qui accèdent à la domination peuvent le faire de trois manières différentes. Ils peuvent y accéder par les armes, par un coup de force qui les met d'emblée au premier rang. Ils peuvent aussi hériter du pouvoir par un processus de transmission de père en fils, acceptée par le peuple sur lequel ils sont appelés à régner. Ils peuvent enfin se hisser au pouvoir, sans recourir exclusivement aux armes, en se faisant aider par d'autres et sans avoir de réelle légitimité historique. Ce dernier cas est celui de Napoléon Bonaparte, considérablement aidé, dans son ascension, par un clan d'hommes politiques décidés à changer la situation de la France et surtout par une partie importante de la population.

Le cas de ce personnage est opposé à celui de Louis XIII que j'ai étudié précédemment. Celui-ci héritait sans problème de la longue lignée historique des rois de France et devait surtout s'insérer au maximum dans l'esprit et les méthodes utilisées jusqu'à lui. Cela lui fut rendu possible grâce surtout à la présence quotidienne, pendant plus de vingt ans, d'un personnage totalement consacré à lui et qui incarnait les valeurs qu'il devait intégrer, d'humilité, de service et de dévouement à une cause : Héroard. Il n'avait guère à inventer.

Tout autre fut le destin de Napoléon Bonaparte. N'ayant aucune légitimité, puisqu'il n'était, à vingt ans, en 1789, qu'un petit lieutenant sans importance dans une obscure garnison de province, il devait avant tout se faire connaître et reconnaître, faire parler de lui, se rendre visible et important. Il le fit d'une manière magistrale, en employant une méthode que je vais tout de suite résumer d'un mot, et sur laquelle je reviendrai abondamment : **terrasser l'adversaire.**

Je dis bien terrasser et non pas simplement vaincre. Terrasser, c'est s'identifier à Saint Georges, Saint Michel ou au moderne Zorro. C'est devenir un héros, le héros. C'est se faire admirer par tout le monde jusqu'au fanatisme. C'est se faire porter au pouvoir sans presque avoir à le conquérir. C'est se hisser presque naturellement jusqu'à une dignité qu'on pouvait croire disparue, celle d'Empereur.

Il est presque inutile d'énumérer les adversaires que Napoléon Bonaparte finit par terrasser, tant sa légende nous les a fait connaître, continuant ainsi le travail que lui-même avait commencé et qui se poursuivit pour ainsi dire à son insu, rendant aveugles des gens aussi lucides que Stendhal, Balzac ou Victor Hugo. Sa réputation, stupéfiante, prouve à quel

point la méthode qu'il employa pour accéder au pouvoir fut une réussite, puisqu'elle produit ses effets encore aujourd'hui.

Parmi les adversaires qu'il terrassa, il faut naturellement mettre, au premier plan, ses adversaires politiques. C'est, d'un côté, l'ensemble presque complet des souverains régnant à son époque, depuis le roi d'Angleterre jusqu'au tsar de Russie, en passant par l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. Ceux-ci seront contraints d'organiser contre lui sept coalitions pour arriver à en avoir raison. Mais c'est surtout et, encore plus, les idéaux et réalisations de la Révolution française, commencée en 1789, dont il se présente comme le défenseur mais qu'il n'arrête pas de pourfendre et de ridiculiser, en les assimilant à l'anarchie et au désordre, dont il a une espèce de phobie. Certes le Directoire avait bien des défauts mais c'était un pouvoir démocratique, qui obtint des résultats appréciables. Le fait que Napoléon ait réussi à séduire quelqu'un d'aussi pénétrant qu'Emmanuel Siéyès, qui le porta au pouvoir, montre à quel point sa méthode était efficace.

A côté de ces opposants, qu'il réussit à mater, il y en avait une multitude d'autres. Il faudrait citer tous ceux qui, par caprice, par paresse ou par opposition raisonnée ne rentraient pas dans ses vues ou freinaient ses entreprises, qu'il faisait surveiller et punir par une police surpuissante. Ses lettres, que les éditions Tchou viennent de publier en cinq volumes, illustrent cela d'une manière magistrale.

Ses frères et tous ceux de son entourage, qui voulaient vivre leur vie à eux, se marier et aimer à leur convenance, furent presque tous obligés, sauf Lucien et quelques autres, de se plier à ses exigences. Et même Joséphine, éliminée pour cause de non descendance, alors que son mari aurait pu très bien choisir sa descendance dans ses enfants à elle, Hortense et Eugène, Joséphine donc fut obligé de proclamer elle-même sa propre destitution.

Il est clair que quelqu'un qui cherche et obtient une telle puissance est aussi quelqu'un qui a une peur immense contre laquelle il se protège. **C'est le fond de ma thèse : le pouvoir est une forme de surprotection, je disais jadis (*Pour ou contre l'autorité*, 1973) une forme de « super-défense ».**

Si cela n'apparaît pas clairement à première vue, c'est que le désir de dominer autrui passe, chez ceux qui en sont le plus possédés, par le désir de protéger cet autrui, de le surprotéger, d'être son sauveur, de manière qu'autrui lui accorde une reconnaissance éternelle et lui apporte son appui. L'autrui en question ne s'interroge pas d'avantage : si, se dit-il, il m'apporte une telle sécurité, c'est qu'il m'aime, c'est qu'il veut mon bien, c'est qu'il est prêt à se sacrifier pour moi. Le dominant et le dominé communient dans la même illusion, qu'ils partagent et caressent : **celle de la toute-puissance.**

Le problème que je vais poser, qui est aussi celui que je traite dans tout cet ouvrage, est de savoir comment un phénomène aussi incroyable que Napoléon Bonaparte fut rendu possible. Quelles sont les influences qu'il reçut qui engendrèrent une telle monstruosité ? Si je réussis à découvrir ces influences, j'aurais contribué à éclairer les origines du pouvoir, ce qui le fait naître.

1. Des influences croisées

Concernant les influences qui peuvent contribuer à former une personnalité de premier plan, qu'on qualifie souvent d'« éminente », que ce soit dans le domaine des auteurs ou dans celui des dirigeants, je commence à avoir des hypothèses satisfaisantes.

La condition qui me paraît la plus importante, dans les deux domaines considérés, est la convergence d'influences allant dans le même sens.

Par exemple, il est clair, dans le cas de Stendhal, étudié précédemment, que la convergence des influences venant de sa mère, de son grand-père, de sa tante Elisabeth et de son cousin Romain Gagnon a joué un rôle déterminant.

Cependant, les influences contraires venant du père, de l'abbé Raillane, de la tante Séraphie et d'autres ne lui ont pas été épargnées, sans pour autant le détourner de la direction prise initialement.

Dans le cas d'un auteur comme Stendhal, les influences contraires sont donc possibles et même nécessaires, alors qu'elles ne sont pas possibles, nous le verrons, dans le cas de Napoléon. Pourquoi ?

C'est que la dominance, comme ensemble de conduites humaines visant à neutraliser les semblables, n'a pas le même rapport aux pulsions de plaisir et de joie que la créativité des auteurs. Elle exclut ces pulsions, au moins dans le domaine où elle se situe, par exemple le domaine social. Ces pulsions sont dangereuses pour elle, du fait qu'elles introduisent le mouvement, le risque, l'imprévu, l'invention. Si, par hasard, ces pulsions sont réactivées dans le champ où elles s'exercent, par exemple les pulsions sexuelles ou celles du dialogue libre et spontané, du jeu, elles peuvent très bien empêcher la dominance de naître ou de s'exercer. Les influences allant dans ce sens sont donc exclues et ceci radicalement.

C'est l'inverse pour les influences allant dans le sens de la créativité. Elles sont, il est vrai, contraires, par nature, aux influences visant la surprotection, toujours dans le domaine social. Mais elles ne sont pas, pour autant menacées par ces influences quand celles-ci s'exercent, du fait qu'elles s'enracinent dans des expériences euphoriques qui surpassent en intensité et en capacité d'attraction les expériences privatives et restrictives, qui fondent les attitudes de dominance. L'être humain, comme tout vivant, est un être en aspiration, qui tend au développement et les stimulations allant dans ce sens sont par définition plus fortes que celles qui tendent seulement à le protéger du mal. Une telle protection, quand elle s'exerce, tend seulement à faire revenir à l'état antérieur. Elle n'apporte rien, se contente de conserver.

Cela veut dire, par voie de conséquence, que les influences vers la dominance doivent nécessairement survenir avant les influences vers la créativité, être très précoces, pour pouvoir persister. Si, en effet, elles surviennent trop tard, elles n'ont pas la force nécessaire pour éclipser les autres. Elles avortent ou s'évaporent. Si, par contre, elles s'installent, rapidement, elles sont capables de faire barrage aux expériences contraires, qui sont faibles à leur début et qui ont du mal à naître. Cela explique par exemple, que l'interdiction des scènes sexuelles - à ne pas confondre avec les passages à l'acte - pour les enfants soit comme une loi non-écrite de notre société. La conduite surprotective doit arriver la première.

Donc, dans le cas de Napoléon Bonaparte, je ferai l'hypothèse qu'il se trouve avoir été dans sa jeunesse 1 – soumis à des influences croisées et convergentes, allant dans le même sens, 2 – été privé des influences contraires, allant dans le sens de l'ouverture et du dialogue.

Il faut naturellement tenir compte du facteur temps, c'est à dire de l'âge du sujet considéré. Il peut se faire, comme je le montre par ailleurs, qu'un sujet orienté, sur le plan social, dans un sens surprotecteur, qui est amené à fonder toute sa communication avec autrui sur l'utilité et l'instrumentation, rencontre postérieurement à son enfance, dans son adolescence précoce ou tardive, des incitations au dialogue et à l'échange, qui le font changer d'orientation et de conduite. Cela peut se passer, par exemple, dans un milieu de jeunes peu encadré, où les communications sont faciles et nombreuses.

Il faut donc, si je veux poser une hypothèse satisfaisante concernant Napoléon Bonaparte, vérifier que des influences contraires à celles de la surprotection, ne sont pas intervenues durant son adolescence. Il faut, en un mot considérer l'ensemble de sa carrière de jeune, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à son entrée dans la vie adulte.

C'est seulement par la suite que j'examinerai comment les tendances déposées chez ce personnage par les influences subies ont opéré et l'ont amené à s'insérer dans l'histoire, lui ont permis de devenir l'Empereur Napoléon.

Quelles sont donc les influences qui sont intervenues dans l'enfance et l'adolescence de Napoléon, qui expliquent à la fois qu'il se soit précipité très jeune dans la voie de la dominance et, en même temps qu'il n'ait subi aucune influence contraire, allant dans le sens de l'ouverture et du dialogue ?

J'aperçois quatre influences importantes qui ont agi sur Napoléon Bonaparte dans sa jeunesse, c'est-à-dire jusqu'à ses vingt ans : 1 Celle de son père, né en 1746, 2- Celle de l'oncle Lucien, frère du père de celui-ci, archidiacre de la cathédrale Notre-dame à Ajaccio, auquel un historien récent, Marcel Mirtil, a consacré des études 3- Celle des Minimes, religieux qui géraient l'école de Brienne, où Napoléon fut en pension dès l'âge de 9 ans jusqu'à l'âge de quinze ans, et qui enseignaient les futurs officiers, 4 – La mère Létizia, née en 1749 à Ajaccio, à laquelle Alain Decaux a consacré un ouvrage entier, *Létizia, Napoléon et sa mère*.

L'influence la plus déterminante, d'après Napoléon lui-même, fut celle de sa mère. Il déclare : « C'est à ma mère que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien. » Par « bien », Napoléon entend évidemment ses campagnes militaires et toute la gloire qu'il s'est acquis. **Il attribue donc explicitement à sa mère la réussite de sa carrière, ce qui fait qu'il fut Napoléon.**

Elle-même déclare à Lord Castlereagh : « J'ai donné Napoléon à la France et au monde » (Decaux). Elle avait conscience du rôle qu'elle jouait dans cette affaire.

L'analyse que je mènerai tentera de montrer comment cela fut possible. Je réserve cela pour la suite, après avoir examiné les autres influences.

2. Les influences masculines

Ces autres influences possèdent une très forte cohérence intrinsèque, quelque chose d'implacable et de tranchant.

Le père, Charles, qui avait fait des études de droit à Pise, « regagna la Corse alors que Paoli se trouvait à l'apogée de sa puissance. » (Decaux) Paoli exerçait alors sur la Corse, depuis que les génois avaient été éliminés de l'île, une sorte de despotisme éclairé. Quand les français, appelés par les génois pour reprendre le contrôle de l'île, débarquent en Corse, Paoli réussit à s'entendre avec eux. Charles, qui s'est marié en 1764, et qui, peu après son mariage, avait fait un séjour à Rome, s'installe à Corte auprès de Paoli et devient un de ses féaux. En 1768, quand ils apprennent tous que Louis XV a acheté la Corse aux génois et s'apprête à envoyer une armée d'occupation, leur colère éclate et spécialement celle de Charles. « Charles était un des plus exaltés. » (Decaux) Et en effet, il va s'engager à fond dans la lutte contre l'ennemi français, au point de faire partie du dernier carré de défenseur, quand les français auront pris le dessus, dernier carré errant dans la montagne, auquel Létizia participera, alors qu'elle est enceinte du futur Napoléon.

En soi, cette attitude de Charles est plutôt sympathique et respectable. Elle révèle quelqu'un de passionné et de convaincu. Ce qui fait par contre problème - et ici le questionnement est le même pour Létizia - c'est l'extrême facilité et rapidité avec laquelle ces deux personnages vont retourner leur veste dès qu'ils auront admis la victoire des français, devenant parmi les meilleurs amis du comte de Marbeuf, le proconsul, et poursuivant cet

attachement aux français jusques et, y compris, durant la période révolutionnaire. Ce retournement étonnant révèle, à mon avis, le sens de l'attachement qui l'a précédé, à Paoli et à la cause corse : se trouver coûte que coûte, du côté du plus fort, lui être attaché par un lien puissant et actif, trait de caractère qui se retrouve chez Napoléon et l'amènera par exemple à trahir la Révolution française et tous ceux qui lui auront fait confiance, le 18 Brumaire. L'analyse du cas de Letizia me permettra d'aller plus loin encore dans cette explication.

Le père étant mort en 1785, la responsabilité des enfants Bonaparte est confiée à Lucien L'archidiacre. Talleyrand rapporte que, lorsqu'il le rencontra pour la première fois en 1797, Napoléon lui dit : « Vous êtes le neveu de l'archidiacre de Reims qui est auprès de Louis XVIII... J'ai aussi un oncle qui est archidiacre en Corse ; c'est lui qui m'a élevé. En Corse, vous savez qu'être archidiacre, c'est comme être évêque en France... » (Decaux)

L'archidiacre en question est lui aussi un cas extrême. Marcel Mirtil, historien et juriste, a examiné en détails les archives qui nous permettent de connaître cet homme. Bien plus qu'un homme d'église, c'est quelqu'un qui passe sa vie en querelles judiciaires, en procès, en chicanes pour récupérer des biens parfois dérisoires au profit de sa famille. « Cinq procès par an, dit Mirtil, c'est pour lui une moyenne – du début de l'occupation française à la révolution. » « Il était prêt, ajoute l'auteur, à lancer la citation en justice, dès que le moindre de ses intérêts lui semblait lésé. » et enfin « Ses procès (...) poussaient l'esprit de chicane jusqu'à une limite où n'apparaît pas la bonne foi. »

Il n'hésite pas à attaquer sa propre famille. La famille Ramolino, à laquelle s'était lié par son mariage Charles Bonaparte, n'ayant pas, cinq ans après le mariage, payé toutes les sommes prévues par la dot de Létizia, Lucien les attaque en justice, pour quelques centaines de livres. Il plaide contre sa belle-sœur, la grand-mère de Napoléon, auprès de qui il vit. En 1776, il va jusqu'à réclamer en justice, le prix d'un bœuf, dernier reste de la dot. « Il serait fastidieux, déclare l'auteur, de mettre en lumière les nombreuses actions judiciaires soutenues et défendues par Lucien Bonaparte, tant il y en a. » (Mirtil)

Marcel Mirtil pose bien le problème, lorsqu'il dit : « On peut se douter combien, dans la maison Malerba (où vivait la famille Bonaparte), le futur empereur, tout enfant, entendit retentir à ses oreilles les mots rébarbatifs du jargon judiciaire ! » (Mirtil) Les mots ne sont rien, ce qui compte davantage est l'atmosphère créée par les procès en cours, dont on parle naturellement dans la famille. Si on ajoute à cela, le fait sur lequel je vais revenir, que cette même famille fréquentait assidûment le chef des occupants français, le comte de Marbeuf, on peut imaginer à quel point le pouvoir, ou les problèmes de pouvoir, étaient présents, actualisés, vécus quotidiennement dans cette famille. Napoléon avait alors entre 0 et 9 ans.

Pour parachever toute cette série d'influences, se situe un événement qui résulte des excellentes relations entre la famille Bonaparte et le gouvernement français : l'obtention d'une bourse qui permettra aux jeunes Joseph et Napoléon de venir faire leurs études en France. « Sur la recommandation de M. de Marbeuf, dit Decaux, le ministre de la guerre – le prince de Montbarrey – désigne Napoleone pour être inscrit dans une école militaire, tandis que Joseph entrera au séminaire d'Autun. Charles Bonaparte est nommé député de la noblesse de Corse pour la session de 1778. Il doit rejoindre Versailles et va profiter de ce voyage, dont les frais lui seront remboursés, pour emmener ses deux fils (...) » A Autun, Charles laisse quelques semaines ses enfants au collège de la ville, grâce à la protection de l'évêque de Marbeuf, frère du gouverneur de la Corse.

A Brienne, Napoléon, qui a 9 ans, rentre dans une école, certes tenue par des religieux, mais qui profite de la rénovation que vient d'être opérée par le pouvoir royal sur les écoles militaires. La discipline y est très rigoureuse et les études sont très poussées. Il va s'y soumettre totalement, ce qui lui permettra, à quinze ans, en 1784, de rentrer à l'école militaire de Paris, où l'on remarque son « esprit soumis ». Il peut enfin se présenter au concours de sortie où il réussit.

L'un de ses professeurs de mathématique trace de lui cette note : « Napoleone de Buonaparte. Réservé et laborieux, préfère l'étude à toute espèce d'amusement, se plaît à la lecture des bons auteurs ; très appliqué aux sciences abstraites ; peu curieux des autres ; connaissant à fond les mathématiques et la géographie ; silencieux, aimant la solitude, capricieux, hautain, extrêmement porté à l'égoïsme, parlant peu, énergique dans ses réparties, ayant beaucoup d'amour propre, ambitieux et aspirant à tout ; ce jeune homme est digne qu'on le protège. » (Decaux)

Les pressions considérables subies par ce jeune, auxquelles vont s'ajouter celles, déterminantes de sa mère, vont toutes dans le même sens : **gagner, vaincre, dominer, en allant le plus loin possible**. Le caractère extrémiste de ce mouvement me semble le plus important et expliquer les victoires futures. C'est ce que j'ai appelé : **terrasser l'adversaire**.

Et pourtant ! Son camarade des Mazis, qui fait avec Napoléon le voyage vers Valence, où celui-ci est affecté après sa nomination comme lieutenant, le voit, au cours d'un arrêt de la voiture après Fontainebleau, « courir comme un fou, sauter, gesticuler, tout en criant : - Enfin je suis libre ! Je suis libre ! » Episode très instructif. Les déterminations dans le sens de la domination et du pouvoir n'empêchent pas le goût de la liberté, qui n'est malheureusement qu'un pur fantasme.

3. Une mère accablée

Napoléon n'aurait sûrement pas été Napoléon s'il n'y avait pas eu l'influence de sa mère, femme exceptionnelle, comme l'a bien vu Stendhal, qui l'admirait, mais qui a agi, dans ce cas, dans un sens diamétralement opposé à celui des femmes en général. Celles-ci contrebalancent habituellement l'influence autoritaire du père, comme je le montrerai dans un prochain chapitre. Ici, elle a, au contraire, appuyé de toutes ses forces dans la même direction que les hommes précédemment cités, dont l'influence incontestable aurait été beaucoup plus faible si elle n'avait pas été là.

Cette mère présente trois caractéristiques qu'on retrouve chez son fils et qui suffisent, à eux seuls, à expliquer la personnalité de Napoléon :

1 – Une peur panique de la vie et des hommes, qui l'amènent à noircir à outrance toutes les forces rencontrées sur sa route, surtout si elles présentent une importance particulière dans la vie publique. Elle est le malheur incarné, la « mère de toutes les douleurs ».

2 – Une réponse systématique aux situations qui provoquent cette peur par une action d'une force considérable, généralement militaire, destinée à anéantir d'un seul coup l'adversaire et à conférer une gloire éternelle à celui qui l'entreprend. Un tel type d'action implique de rechercher des positions favorables à l'attaque prévue, positions qui sont tellement valorisées et encensées qu'elles provoquent une véritable vénération. Par exemple la position impériale, au sujet de laquelle Napoléon disait qu'il l'avait recherchée, pour être à égalité avec les souverains régnants en Europe.

3- Une influence de type éducatif, voulue et recherchée, sur ses enfants, en l'occurrence sur ses trois filles et ses cinq fils. Cette éducation découle directement de ses options de vie et n'est rien d'autre que la transmission de ces options, par des mécanismes d'exposition de la part de la mère et d'appropriation chez les enfants.

La peur, évoquée en tout premier lieu comme le moteur psychologique du reste, est sans cesse présente dans les conduites de Letizia depuis le début. Ce qui fait qu'elle n'a pas été vue par les historiens qui se contentent de glorifier « madame Mère », c'est qu'elle provoque chez elle non pas l'effondrement mais une extrême rigidité, qui lui donne l'aspect d'un être fort et maître de lui-même.

Alain Decaux commence son livre sur Letizia en évoquant cet aspect-là. « Tout le monde, dit-elle à quatre-vingt-cinq ans, m'appelait la mère la plus heureuse de l'Univers, tandis que ma vie a été une continuité de chagrins et de martyres (...) Je ne me suis jamais laissé faire illusion sur les grandeurs et les flatteries de la cour, et si mes fils avaient donné plus d'attention à mes paroles, ils se trouveraient mieux qu'ils ne le sont aujourd'hui. »

Au moment où elle dit cela, elle a en apparence quelque raison de le dire. Pourtant, en 1835, Joseph réside sans problème en Angleterre, Lucien vit une vie calme avec ses neuf enfants, Louis publie des ouvrages politiques et littéraires, Caroline est comtesse de Lipona, Jérôme vit en Wurtemberg comme prince de Montfort, ce qui est loin d'être la misère. Seul Napoléon, mort en 1821, a eu une destinée qu'on peut considérer comme malheureuse, malgré le fait qu'elle, Letizia, comme nous le verrons, l'avait poussé fortement à quitter l'île d'Elbe où elle était fort bien, considérant qu'il devait accomplir sa glorieuse destinée. Sans cette escapade désastreuse, que les anglais ne lui pardonnèrent pas, il serait mort à l'île d'Elbe auprès de sa mère.

Parler de « martyr » à propos de ces événements où il y eut incontestablement des ennuis mais beaucoup d'avantages, cela ne relève pas de l'exagération mais de la déformation psychologique, de l'obsession.

Cette obsession, qui est parfois réactivée par des événements malheureux tel que la mort de Charles en 1775, a tellement frappé Napoléon qu'il lui attribue sa propre humeur **mauvaise**. En 1785, quand il vient d'être nommé lieutenant, il sombre dans une sorte de dépression, qui lui fait désirer la mort, et il attribue cet état à ses « soucis de famille » dans lesquels sa mère joue un rôle central. « Tous mes soucis de famille, déclare-t-il, ont gâté mes jeunes années ; ils sont influé sur mon humeur et m'ont rendu grave avant l'âge. » (Decaux)

La mère est angoissée à l'idée de ce que vivent ses fils à cause de la Révolution. Elle dissuade Napoléon de partir aussi dans l'émigration (Decaux). Pourtant, les fils adhèrent à la Révolution, qui représente pour eux une chance exceptionnelle. « Les révolutions, dit Napoléon à l'un de ses chefs, sont un bon temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du courage. » (Decaux) Rentré en Corse, Napoléon irrite les fonctionnaires. « Le commandant d'Ajaccio, La Féraudière, le dénonce à son ministre : « Ce jeune officier a été élevé à l'école militaire, sa sœur à Saint-Cyr et sa mère comblée de bienfaits du gouvernement ; il serait bien mieux à son corps car il fomenté sans cesse. » (Decaux)

Quand Napoléon et ses frères accèdent au pouvoir après le 18 brumaire, la Madre aurait de quoi triompher. En fait, elle pense surtout à ses enfants, qui ne s'entendent pas, aux problèmes de Napoléon avec Joséphine, qu'elle déteste et, dit Decaux, elle « économise ». « Avec le bonheur de ses enfants, et l'union du « clan », l'argent est sa seule joie. Prudente, elle le place dans l'Europe entière, en Corse, en Espagne, en Italie... De même sous l'Empire – et le détail est assez savoureux – Madame mère confiera une partie de son avoir à un banquier de Londres. » (Decaux)

L'accession de Napoléon au titre impérial ne la ravit pas, car elle craint que son fils ne devienne la cible des régicides. Par contre, elle est beaucoup plus préoccupée par la brouille entre Napoléon et Lucien, où ce dernier, déjà irrité par le refus du chef reconnaître son mariage, l'est encore davantage de le voir enterrer la république. Dans un premier temps, Letizia prend partie pour Lucien, tout en espérant une réconciliation entre les deux frères Elle est aussi préoccupée par le mariage de Jérôme sans son consentement. Jusqu'à la fin, les problèmes de la famille vont lui pourrir la vie, C'est cela qui la désole le plus, qui la ronge.

Pourtant, la réussite exceptionnelle de Napoléon ne peut la laisser indifférente. Malgré ses craintes, elle finit pas se rallier à la politique de celui-ci, en 1805, et cela lui permet un rapprochement avec lui, qui déclenche une avalanche de bienfaits : titre de « Madame Mère », hôtel de Brienne, rang, armoiries, « maison » au grand complet, grand chambellan, grand

Trianon, château de Pont, etc Cette « bourgeoise de la rue Saint-Denis », comme disait Napoléon, devient une véritable reine.

Il ne manque évidemment pas l'aspect financier. Napoléon couvre sa mère d'argent, mais celle-ci, qui est surtout soucieuse de « coumouler » et qui déclare « je suis plus riche que mes enfants » du fait de son épargne, se plaint quand même, le 9 mai 1808, de ne pas recevoir assez et que sa fortune ne soit pas assurée pour toujours. Sa démarche, dit-elle à son fils découle « d'un sentiment maternel **qui ne sépare pas ma gloire de la vôtre** » (Decaux) Cette dernière phrase est révélatrice. La gloire du fils est un des tremplins qui permettent à la mère de s'établir solidement, d'échapper au malheur. Les psychologies de l'un et de l'autre se rejoignent.

Ce rapprochement avec Napoléon est profondément intéressé. Il s'agit de profiter au maximum des avantages qu'on peut tirer d'une situation exceptionnelle. En 1808, elle déclare à Lucien qui tient toujours tête à son frère : « que l'amour-propre ne te retienne pas. **L'Empereur est notre père à tous** et il a le droit de demander satisfaction à ses frères. » (Decaux, p. 286) Le fils devient père, puisqu'il répand, comme un père, la vie.

L'esprit de famille, qui est devenu si évidemment profitable s'exacerbe. La Madre, qui a déjà si fortement rejeté Joséphine, qu'elle voit avec plaisir éliminée, rejette aussi fort Marie-Louise, l'étrangère.

Ce qui se passe en 1812, avec la campagne de Russie et la suite, la laisse inconsolable, réactive sa mélancolie profonde. En 1814, elle déclare : « Quand je pense à la situation actuelle, à l'humiliation qu'imposeront à la France les étrangers, **la vie m'est insupportable.** » (Decaux)

4. Une mère guerrière

Dans le schéma que je défends sur les influences qui forment les dominants, la vision négative et désespérée des membres de l'entourage, qui est sous-jacente à toute leur vie, engendre paradoxalement chez eux **une conduite fanatique**.

Il s'agit en effet de détruire, éradiquer définitivement cette source de malheur, qui vous ruine et qu'on voit à l'origine de tout. Il s'agit d'assurer son propre salut, ce qui implique qu'on se sacrifie aussi pour le salut des autres.

Cette conduite fanatique n'est pas une conduite aveugle ou irresponsable. C'est au contraire une conduite calculée, pleine de ruse et d'adresse. Elle n'est fanatique que dans son intensité et sa force, non dans son déroulement. Elle réalise un schéma, qui consiste à adhérer à la cause qu'on juge le mieux adaptée à ce but extrémiste et radical, qui devient **une sorte de levier**. On la soutient et on l'appuie au maximum, tant qu'elle se montre efficace. Par contre on l'abandonne du jour au lendemain, dès qu'elle montre des signes de faiblesse, dès qu'elle n'apporte plus les avantages qu'on attendait d'elle.

Le schéma en question est visible dans l'adhésion de Letizia et de son mari à la cause de Paoli avant 1769, c'est-à-dire dans la période qui précède la naissance de Napoléon. Charles et Letizia sont pour Paoli des appuis irremplaçables. Non seulement ils sont près de lui sans cesse, malgré le fait qu'ils sont d'Ajaccio, situé relativement loin du centre Corte, mais ils se battent avec acharnement pour lui et pour la cause qu'il défend jusqu'à la dernière extrémité. Ils font partie du dernier carré de résistance dans les montagnes qui entourent Corte.

Tout bascule, avec une rapidité étonnante, dès que la défaite de Paoli et des résistants corses est consommée. « Que va faire Charles ? s'interroge Alain Decaux, va-t-il rejoindre son chef, le vénéré Babbo ? » Grâce au journal d'un officier d'artillerie du corps expéditionnaire français retrouvé par Paul Bartel, nous savons que le 25 mai

1769 « Buonaparte, un des plus grands favoris de Paoli, s'enfuit et se rend à Ajaccio ; cette arrivée déconcerte les habitants de la ville qui tous (sic) sont les plus envenimés contre la France et leur persuade la décadence des affaires de Paoli, dont ils cherchèrent encore à diminuer le mauvais état. » Ainsi le retour de Charles était interprété à Ajaccio comme une prise de position en faveur des français. Il faut avouer que cet exemple fut très vite suivi. » (Decaux)

Tout cela ne serait rien si les choses en étaient restées là. Tel ne fut pas le cas. Letizia et son mari deviennent les meilleurs amis du gouverneur français, le comte de Marbeuf, et certainement Letizia devient l'amie, sinon la maîtresse, de celui-ci, qui est, il est vrai, amoureux d'elle. Les avantages de cette situation se manifestent vite et sont nombreuses, par exemple la possibilité, pour les enfants Bonaparte, de venir faire leurs études en France. L'idée que la famille Bonaparte est liée aux occupants français devient tellement familière aux corses qu'elle sera un des principaux chefs d'accusation contre elle quand, en 1793, les corses se révolteront contre les décrets de la Convention mettant Paoli en état d'arrestation et poursuivront les Bonaparte à travers la Corse en les obligeant à quitter l'île.

La liaison de Letizia avec de Marbeuf n'est pas une invention malveillante. Napoléon lui-même discute avec Monge de la « liaison connue de sa mère avec M. de Marbeuf » et se demande avec anxiété quel est son vrai père et quels pourraient être les preuves de la paternité de Marbeuf. Le fait qu'il échappe à une soi-disant hérédité cancéreuse des Bonaparte et que Marbeuf soit un militaire comme lui n'a évidemment pas grande valeur démonstrative. Il arrive d'ailleurs à la conclusion qu'il est bien le fils de Charles, qui est la même conclusion à laquelle on arrive, avec Alain Decaux, si l'on considère les moeurs puritaines de la Madre (Decaux).

Faut-il parler de trahison, employer les grands mots ? Peut-être. Mais il ne faut pas oublier qu'un tel retournement n'est pas unique dans l'histoire. On peut citer au moins trois cas connus : celui de Wallenstein au début du 17^{ème} siècle, du grand Condé au milieu du 17^{ème} siècle, de Murat contre Napoléon. Le premier est considéré comme ayant trahi la cause protestante de la Bohême et être passé au service des empereurs d'Autriche catholiques. Le second commence une carrière victorieuse au service de la France contre les espagnols et passe au service de ceux-ci à la suite de son conflit avec les dirigeants français durant la Fronde. Le troisième abandonne son poste en 1813, durant la campagne de Russie et ensuite signe un traité avec les alliés en 1814, qui le met à leur service. La tradition des grands « Condottiere », se mettant au service du plus offrant, va dans le même sens. **Cela prouve, à mon avis, que le goût de la conquête militaire et du pouvoir peut être plus fort que l'attachement à une cause.**

Obligée de venir en France avec ses fils à la suite du conflit ouvert entre la famille Bonaparte et les corses fidèles à Paoli, la Madre va passer quelques années sans jouer un rôle décisif, dispensant cependant ses conseils à ses enfants et confrontée au mariage de plusieurs d'entre eux. Dans les conflits issus de ces différents mariages, elle prend partie, considérant qu'il est de son rôle de contrôler son monde. Elle est plutôt du côté de Lucien, considéré comme le plus intelligent des fils et ne se prive pas d'étaler son hostilité à Joséphine, qui trompe allégrement son Napoléon.

Dès le 18 brumaire et surtout après que Napoléon se fut proclamé lui-même Empereur en 1804, la Madre opte nettement pour celui qui triomphe et se montre le plus fort. Son attachement à l'Empereur va être de plus en plus manifeste et atteindre, au moment où celui-ci sera à Sainte-Hélène, une sorte de délire mystique.

Tout d'abord, dans la querelle aiguë entre Napoléon et Lucien, qui va durer vingt ans, et qui a pour cause le mariage de ce dernier, elle finit pas adopter la position de Napoléon, alors qu'elle défendait Lucien jusque là. Lucien doit divorcer. Elle le supplie de le faire et utilise même le chantage pour y arriver : **si tu le fais pas, tu me détruis.**

Napoléon est au sommet de sa gloire, spécialement militaire et la Madre en profite largement, comme je l'ai déjà dit.

Elle ne peut croire à la défaite en 1812, comme si son fils était invincible. Quand il est finalement défait et qu'il est obligé de s'exiler, elle le suit à l'île d'Elbe, où elle se trouve fort bien et enfin heureuse.

Ce qui se passe à l'île d'Elbe est de la plus haute importance. Napoléon, qui se rongé, déclare qu'il ne peut plus supporter cette inaction. Il décide donc de repartir pour la France, avec son armée. Mais il y a sa mère et il se sent obligé de lui demander son avis. C'est un bon fils, en fin de compte !

A notre grande surprise, **la mère le pousse à accomplir cet acte**. « Oui, dit-elle, remplissez votre destinée. Vous n'êtes pas fait pour mourir dans cette île abandonnée. » (Decaux) On pourrait penser à un acquiescement de principe. Mais il n'en est rien. Elle écrit à Lucien, quand elle sait que Napoléon est en train de monter vers Paris : « L'empereur se porte bien et je suis au comble de la joie. » (Decaux)

On peut comprendre qu'elle encourage son fils à suivre ses désirs, non qu'elle soit au comble de la joie. Cela prouve, une fois de plus, **qu'elle accompagne son fils dans ses desseins guerriers**, qu'elle est là pour l'encourager, voire pour l'inspirer. Et d'ailleurs, elle déclarera : « ma vie finit avec la chute de l'Empereur. » (Decaux)

L'empereur n'est pourtant pas mort. Il est en captivité, après deux défaites successives qui ont livré la France aux alliés, et cela, normalement, doit être intolérable à quelqu'un qui s'est rassurée toute sa vie à travers sa propre ambition et les exploits fantastiques de son fils. Il faut prendre le mot « intolérable » au pied de la lettre. Sa psyché ne peut assimiler un tel événement. Il faut de toute nécessité trouver un substitut. Celui-ci existe chez tout le monde. C'est l'imaginaire, qui vient au bon moment, relayer le réel et qui fabrique un état délirant où cet imaginaire assure la suppléance. La Madre, ainsi que son frère de lait, le cardinal Fesch, qui la suit comme son ombre, vont faire une crise délirante grave, que je vais raconter.

Celle qui s'intitule « la mère de toutes les douleurs », s'installe, à Rome, dans le palais Falconiéri, avant d'acheter un autre palais, encore plus vaste. Elle reste privée pendant plusieurs années, de toute nouvelle de son fils, car ses lettres n'arrivent pas et les siennes non plus. Elle envoie une lettre aux alliés réunis au congrès d'Aix-la-chapelle, en 1818, en réclamant d'autres conditions pour son fils. Aux « Majestés Impériales et Royales », elle décrit son fils comme « **un prince qui a eu tant de part à leur intérêt et même à leur amitié.** » (Decaux) Ce n'est pas une plaisanterie. Elle adopte simplement la vision de Napoléon qui prétendait faire le bien de l'Europe à travers son « projet fédératif ».

A partir de 1818, les communications avec Sainte-Hélène sont rétablies, Mais survient un nouvel événement qui va avoir des conséquences désastreuses. Une voyante autrichienne, qui prétend avoir des visions de la Madone, s'installe auprès de Letizia et de Fesch et les persuade que Napoléon a quitté Sainte Hélène, sous la pression des anglais et se trouve on ne sait où, qu'il va bientôt réapparaître, « se rendre visible ». Fesch, qui communique avec Las Cases en Europe, déclare à celui-ci, le 5 décembre 1818 : « Je ne sais pas quels moyens Dieu emploiera pour délivrer l'Empereur, mais je n'en suis pas moins convaincu que cela ne peut tarder. J'attends tout de *Lui*, et ma confiance est pleine. » (Decaux) Letizia et son frère sont incapables d'abandonner leur croyance, malgré la correspondance avec las Cases et ils vont jusqu'à dire à celui-ci : « Il n'y a pas de doute que le géôlier de Sainte-Hélène oblige le comte Bertrand à vous écrire comme si Napoléon était encore dans ses fers. » (Decaux) On est au comble du délire : même si Bertrand, le secrétaire de Napoléon, écrivait que Napoléon est là, il ne faudrait pas le croire. « Toutes les lettres qu'ils reçoivent – deux ans durant – sont regardées comme apocryphes : les signatures? fausses ; les écritures? imitées. » (Decaux)

On ne peut voir dans cet événement le simple effet de l'amour maternel, qui pousserait Letizia à croire à un nouvel exploit de son fils. Non seulement, les personnages de l'entourage

de Letizia communiquent avec Sainte-Hélène mais les journaux anglais parlent de Napoléon et surtout Pauline, la sœur cadette de Napoléon, ne croit pas à toutes ces balivernes et supplie sa mère et son oncle de les abandonner, allant jusqu'à la rupture avec eux, en 1821. C'est aussi la date de la mort de Napoléon. L'annonce de cette mort mettra fin à tout cela.

Un tel événement serait simplement comique s'il n'avait eu des conséquences désastreuses sur la vie même de Napoléon. En Mai 1818, Fesch avait reçu une lettre de Bertrand décrivant le manque de personnel compétent pour s'occuper de Napoléon et demandant qu'on envoie à Sainte-Hélène un aumônier, un cuisinier et un médecin fiables. Comme Fesch et sa sœur ne croyaient pas que Napoléon fût encore à Sainte-Hélène, ils envoyèrent n'importe qui, des gens incompetents, Antommarchi, l'abbé Buonavita et Vignali, qui ne s'occupèrent sûrement pas sérieusement de l'Empereur. Celui-ci aurait pu écrire, mais il y avait renoncé, puisqu'on ouvrait ses lettres.

Cette fin lamentable est aussi instructive que la période de gloire. Elle montre l'attachement de tous ces personnages à l'Empereur, **qui est une espèce de mythe**. Mais l'Empereur lui-même, qui est-il ? D'où lui vient cette puissance presque incroyable, qui met les peuples à ses pieds, qui lui donne à lui-même le sentiment d'être invincible ? **Il faut répondre : de sa mère.**

Il l'avoue lui-même. « **Ma mère, dit-il, pourrait gouverner un royaume ; elle a l'esprit juste et ne se trompe jamais.** Son expérience et ses conseils me sont d'une grande utilité. » (Decaux) Nous allons voir comment s'est fait la transmission de la mère au fils.

5. Une mère exemplaire

Il est important de redéfinir la nature de la pédagogie, c'est-à-dire du système d'influence qui forme la jeunesse.

Aujourd'hui, où on est de plus en plus conscient de l'importance du contexte – social, matériel, familial – dans la formation, on a aussi tendance à attribuer à tous les événements qui affectent la vie du jeune une influence déterminante. Conformément à la tendance parallèle de focaliser sur ce qui est négatif et malheureux, on monte en épingle les accidents survenus, les traumatismes, les abandons, les échecs, les conditions sociales.

Dans la réalité, on s'aperçoit que cette vision catastrophique de l'éducation ne tient pas devant les faits. On peut lire dans le *Mensuel Sciences humaines* d'octobre 2008 : « Des années 1950 à 1980, Emmie Werner a étudié le parcours de près de 700 enfants défavorisés nés dans l'archipel d'Hanauā à Hawaī. Contrairement aux prévisions, la majorité d'entre eux réussira à mener une vie équilibrée. » Boris Cyrulnik appelle cela la « résilience » : capacité à récupérer la capacité au bonheur malgré les handicaps des débuts.

En fait, il ne s'agit pas d'une récupération. C'est le résultat d'une influence, qui ne passe pas par les difficultés ou les malheurs rencontrés, mais par l'attraction exercée par certains éléments du milieu. Le sujet se renforce et s'euphorise quand il rencontre ces éléments et, de ce fait, peut compenser les difficultés vécues. Il s'aperçoit qu'il existe des objets auxquels il peut se raccrocher, des pistes qu'il peut prendre.

Les éléments capables d'attirer le sujet et de le satisfaire sont de deux ordres. Ce peut être des éléments protecteurs, qui apportent une sécurité et ce **que j'appelle une superdéfense**. Il ne s'agit pas alors d'une simple assistance mais d'une véritable altération de la réalité, qui se présente comme idéale, parfaite, sans faille. Mais ce peut être, à l'inverse, des éléments qui sont simplement sources de plaisir, de bien-être, de joie, de volupté, de réussite. Ils appartiennent à la sphère **que j'appelle hédonique**.

Lorsque le milieu joue sur les premiers éléments, voulant à tout prix que le sujet influencé aille dans le sens des valeurs dites sûres, on parle aujourd'hui, dans le langage psychologique, de « contrôle psychologique ». Le milieu, en effet, oriente, dans ce cas, le sujet dans une voie déjà balisée, connue, « conservatrice », qui ne laisse aucune place à l'invention. C'est naturellement le contraire dans la sphère hédonique.

Le contrôle psychologique est le mécanisme qui domine dans le milieu dont faisait partie Napoléon. Il est partout et surtout chez les quatre personnages que j'ai décrits : le père, la mère, l'oncle Lucien, les éducateurs Minimes.

Si on l'observe en action, on aperçoit sa caractéristique principale, qui est d'offrir au même moment l'objet que le sujet peut et doit convoiter et la menace d'être privé de cet objet. Par exemple on dit : si tu fais telle chose, tu n'auras pas la réussite sociale future. Le sujet découvre alors qu'il existe un bien qu'on appelle la réussite sociale et, en même temps, une conduite qui risque de le faire perdre, ici le mauvais travail à l'école. Les deux, à savoir le bien convoité et la conduite qui permet de l'atteindre ne font plus qu'un. Celui qui travaille « bien » (c'est-à-dire par pure docilité, sans intérêt particulier) à l'école est aussi quelqu'un qui accède à la réussite sociale.

Une lettre de Letizia à son fils Napoléon, du 2 juin 1784, illustre bien le mécanisme ici décrit. Le jeune Napoléon, qui a maintenant 15 ans et qui va bientôt quitter Brienne et aller à l'école militaire à Paris, n'en peut plus de voir ses camarades dépenser de l'argent pour leurs plaisirs et en être privé parce qu'il n'en reçoit jamais. Il envoie à ses parents une lettre que nous n'avons pas, mais que nous devinons à travers la réponse de la mère.

Cette réponse est terrifiante. **C'est tout simplement la menace d'un rejet complet des parents, au cas où cette attitude se maintiendrait.** Heureusement, dit la mère, que j'ai reconnu votre écriture, car j'aurais pu douter que cette lettre soit de vous. Et elle continue : « Vous êtes de mes enfants celui que je chéris le plus, mais si je reçois jamais une pareille épître de vous, je ne m'occuperai plus de Napoléon. » Si le père dit-elle, avait été là, il se serait aussitôt précipiter à Brienne « pour punir un fils insolent et coupable ». Elle parle des « menaces » que Napoléon leur aurait faites. L'enfant découvre ce qu'est l'insolence, et le fait qu'elle provoque des réactions extrêmes du père. Et la mère conclut : « Napoléon, je me flatte qu'à l'avenir votre conduite plus discrète et plus respectueuse ne me forcera plus à vous écrire comme je viens de le faire. » (Decaux) Et elle promet l'envoi de trois cents francs.

Le bien convoité et qu'on risque de perdre par sa mauvaise conduite varie naturellement selon les milieux. Il peut être de nature très générale et vague, moyennant quoi il n'exerce pas une attraction énorme. Mais il peut être porteur d'avantages considérables qui déterminent une conduite parfaite. Ce que la mère de Napoléon menace de retirer, c'est tout simplement elle-même, Letizia, celle qui préfère à tous son fils Napoléon.

Letizia n'est pas n'importe qui. Il dira plus tard que c'est quelqu'un « qui pourrait gouverner un royaume ». Cela laisse rêveur quand on pense à la quantité de royaumes qu'il prétendra lui-même gouverner : lui-même, comme la France et le royaume d'Italie, ou par personne interposée, comme la Hollande, la Westphalie ou l'Espagne. Certes, il ne connaît peut-être pas encore cette aptitude fantastique de sa mère, car il est jeune. Mais on peut s'interroger là-dessus. **L'esprit « juste, qui ne se trompe jamais » de sa mère l'avait sûrement séduit, malgré sa jeunesse.**

Ce n'est donc pas la conduite visible et extérieure de sa mère qui influence Napoléon, mais plutôt son discours, les prétentions, qu'elle affiche, ses projets avoués. Cela nous renseigne sur la nature des modèles, venant des parents ou d'ailleurs. Le plus puissant pour influencer est finalement la représentation même que le sujet qui influence se fait de lui-même. Letizia n'est pas seulement une reine en puissance, elle se voit ainsi. C'est l'image

qu'elle se renvoie à elle-même. Et elle aime cette image. C'est d'ailleurs parce qu'elle l'aime que son fils veut aussi cette image. Elle témoigne que cela est bon et désirable.

Evidemment tout cela n'aurait aucune influence si Letizia gardait pour elle tout cet ensemble d'idées et de convictions. Mais ce n'est pas le cas. Ce qu'elle dit à son fils est exprimé clairement : vous allez perdre quelqu'un qui vous préfère aux autres et vous regretterez d'avoir perdu ce quelqu'un. Faut-il appeler cela chantage ? Sans aucun doute. Mais le chantage est le plus puissant ressort de l'éducation.

La présence ou non de contrôle psychologique n'est pas le seul facteur d'influence dans la formation. Il importe aussi de savoir si ce contrôle, lorsqu'il existe, est contrebalancé ou non par des influences venues de l'autre système, celui que j'appelle **hédonique, qui va en sens inverse du premier, qui est à base d'invention et centré sur la créativité**. L'opposition issue de ce second système peut jouer dans tous les secteurs du psychisme, que j'ai analysés ailleurs (*Priorité à l'éducation*). Je me contenterai ici de considérer **le secteur social, le plus important**.

Les influences hédoniques dans le secteur social peuvent elles mêmes jouer dans différentes périodes de la vie du jeune.

Dans l'enfance proprement dite, cette influence vient généralement soit d'un des deux parents, souvent de la mère, dont l'influence neutralise celle du père, soit d'un collatéral par exemple de grands-parents, d'un grand père ou d'une grand-mère, ou encore d'un oncle ou d'une tante, etc. Par exemple Schiller et Dostoïevski, tous deux placés dans une école militaire sévère à l'adolescence, ont été préservés de l'influence rigidifiante de celle-ci grâce à l'amour de leur mère.

A l'adolescence, l'action vers l'ouverture vient plutôt des groupes de jeunes dont peut faire partie le sujet, qui se trouvent souvent dans les milieux universitaires, surtout si le jeune ne se sent pas trop investi dans les études. On n'imagine pas le nombre de grands auteurs qui ont fait des études de droit et se sont retrouvés clercs de notaire ou avocats, sans intérêt pour le métier. Le cas de Balzac est exemplaire. **La fréquentation libre de pairs du même âge est hautement enrichissante**. J'ai parlé de ça déjà à propos de Jules Vallès, « monté » à Paris très jeune, en 1850. Mais il y a d'autres cas : Diderot, Marivaux, Rétif de la Bretonne, etc. La « Bohème » est aussi un lieu de formation.

Napoléon n'a profité d'aucune de ces lieux libérateurs, ni dans son enfance ni dans son adolescence.

Le milieu où vivait le jeune Napoléon et ses frères était saturé de contrôle psychologique. Véritable « famille élargie », le quartier où habitait la famille Bonaparte à Ajaccio, avec les ascendants et descendants, pouvait exercer sur les jeunes une pression incessante. Non seulement l'oncle Lucien orientait tout ce monde dans le « bon sens », mais il était relayé sans cesse par tous les membres du quartier.

Adolescent, Napoléon s'est trouvé, dès l'âge de 16 ans, en 1785, déjà engagé dans la carrière militaire et obligé de rejoindre son corps à Valence.

Certes, il avait, à Brienne et après, reçu une formation intellectuelle solide, ouverte sur les mathématiques, les sciences et même les belles-lettres. Mais nous sommes ici dans le secteur psychique hédonique que j'appelle « assimilation », qui regarde la pensée, la connaissance, l'observation, la réflexion. C'est un secteur très différent de celui de la vie sociale, fait de relationnel, de la pratique du dialogue, d'empathie, lui aussi hédonique. Les deux secteurs sont souvent en opposition et même en guerre. Cela s'explique par le caractère « dissocié » du psychisme, dont j'ai parlé ailleurs (*Le mythe de l'identité*)

Napoléon était un homme cultivé et instruit, mais totalement rigide. Son passage à Brienne ne l'avait pas ouvert à la vie sociale étant donné la rigueur de la discipline, comparable à celle des jésuites, et le rejet dont il avait fait l'objet de la part de ses camarades.

Le fait qu'il n'ait, à aucun moment, profité de l'appartenance à un groupe de pairs ouvert, explique probablement sa différence avec ses frères. Joseph, comme Lucien, avaient fait des études de type universitaire ou cléricale. Joseph était inscrit au barreau. Quant à Louis, il avait été la victime de l'enseignement de Napoléon, à qui il avait été confié quand ce dernier était à Valence. Napoléon raconte quelque part qu'il mettait son frère aux arrêts de rigueur si celui-ci ne travaillait pas bien (*Journal d'Hortense*). Le résultat fut ces troubles mentaux qui affectèrent gravement Louis toute sa vie. Quant à Jérôme, il fut aussi la victime de son frère qui cassa son mariage et le fit roi de Westphalie. Les filles, Elisa, Pauline et Caroline semblent avoir reçu des éducations plus ouvertes, sauf Elisa élevée à Saint-Cyr. Elles ont souvent porté la contradiction dans la famille Bonaparte.

Le résultat de cette éducation sur Napoléon était prévisible et ne correspondait pas à ce qu'on aurait pu attendre d'un milieu qu'on aurait tendance à voir comme enrichissant. A l'époque où Napoléon est mort et où son fils, l'« Aiglon », est élevé en Autriche et montre quelques difficultés de développement, la Madre, à qui on parle de ces difficultés, déclare : « En cela, il ressemble à ce que fut son père dans ses premières années. Ainsi, au début de ses études, Napoléon fut, de tous mes enfants, celui qui me donna le moins d'espérance ; il resta longtemps avant d'avoir quelques succès, mais quand, plus tard, il reçut, pour la première fois, une bonne attestation de ses maîtres, il me l'apporta avec empressement ; après me l'avoir montrée, il la posa sur une chaise et s'assit dessus avec la fierté d'un triomphateur. » (Decaux)

Napoléon est le deuxième enfant. Comme il arrive souvent, il est moins stimulé que le premier, venant pour ainsi dire en surplus ajouter du travail aux parents, qui ont donné au premier enfant toute leur attention. Il est donc moins développé et doit se couler dans le moule commun, où les normes de la vie sociale sont plus valorisées. Cela donne souvent un individu très intégré, qui peut devenir, comme Napoléon, un champion de l'intégration. Un milieu comme celui de la famille Bonaparte à Ajaccio, renforce considérablement ces tendances.

6. Les débuts de la carrière de Napoléon

Au moment d'aborder le problème de la carrière de celui que j'ai choisi comme protagoniste, en fonction des influences reçues, il est bon de revenir à quelques vérités de base.

La principale d'entre elles est le fait, que j'ai évoqué au début, qu'une situation existante, dans un espace et à une époque donnés, n'est pas perçue et vécue de la même manière par tout le monde. Tout dépend de la caractérisation affective de cette situation, de sa valeur stimulante, qui dépendent elles-mêmes des expériences effectuées sur elle par le sujet et par son entourage. Ces expériences sont fortement déterminées par les modèles offerts par le milieu.

Cela s'applique au maximum pour Napoléon. Le schéma de base qui explique la carrière de celui-ci, qui était aussi celui de sa famille, était le suivant : **la situation rencontrée est un tremplin pour une action d'une intensité maximale, visant à terrasser l'adversaire**. C'est cela la signification de cette situation pour Napoléon et sa famille.

L'adversaire n'est pas nécessairement déterminé clairement au départ. Pour Napoléon à une certaine époque, c'était les structures mises en place par la Révolution française. A une autre époque, ce furent les souverains régnants en Europe et spécialement l'Angleterre. Ce fut aussi la situation matrimoniale de son frère Lucien. On n'en finirait pas d'énumérer les adversaires de Napoléon qui se présentèrent au cours du temps.

A partir de cette donnée, on peut essayer de présenter une vision synthétique de l'ensemble de la carrière de cet homme.

J'aperçois **une ligne de force principale**, qui s'enracine dans les positions prises par les parents initialement et qui se poursuit jusqu'à une époque assez avancée de la carrière napoléonienne, disons jusqu'aux années 1795-96, quand Napoléon avait environ 26 ans.

A partir de là et en conséquence des positions antérieures, se développent deux diverticules, deux rameaux, qui procèdent l'une et l'autre de dérives de la branche principale. Ces deux ramifications nous mènent jusqu'à la mort de Napoléon.

Dans la ligne principale, issue des parents, le tremplin à utiliser est tout d'abord la suprématie de Paoli, que Napoléon a peu connue et surtout, à sa suite, l'occupation française. Cette dernière, qui se confond avec l'hégémonie de celui que les patriotes corses devaient appeler un « pacha luxurieux », le Comte de Marbeuf, est entièrement marquée du sceau de l'ancien régime. Mais les choses ne changent pas radicalement après l'avènement de l'ère révolutionnaire. La famille Bonaparte continue à opter sans l'ombre d'une hésitation, pour la France, même après que Paoli, qui a refait surface, eut été déçu par l'obstination des français à rester en Corse. « Il espérait que la Révolution donnerait la liberté à la Corse. Il essaye d'entraîner à sa suite Bonaparte (en mars 1793) (...) mais Napoléon défend la Révolution. » (Castelot) Peu soucieux de rejoindre son corps, Napoléon organise une « garde nationale » en Corse. Lucien réussit à faire déclarer Paoli en état d'arrestation par la Convention. Dès lors « la vendetta entre Napoleone et Paoli est ouverte », dit Castelot, « le capitaine Buonaparte est devenu l'homme à abattre. » (Castelot)

Une caractéristique de Napoléon Bonaparte, qu'on observera jusqu'à la fin est l'acharnement à poursuivre la route une fois prise, dès lors qu'elle s'avère plus profitable, plus porteuse d'avenir. Les positions de la famille Bonaparte en 1793 dressent contre elle pratiquement l'ensemble des Corses. La Madre elle-même, avec ses enfants, est obligée de fuir Ajaccio, d'errer sur la côte corse, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par son fils et contrainte de se réfugier en France (Castelot).

L'affaire n'est pas finie. Napoléon qui redoute l'anarchie comme la peste et vomit les jacobins, continue à servir la Révolution et, à la suite de ses victoires à Toulon et ailleurs, devenu un général reconnu et utile, il flirte avec Robespierre et son frère. Cela lui vaudra, après Thermidor, d'être considéré comme suspect et mis en prison, ainsi que son frère Lucien. Les événements de la ligne principale, où l'action politique était dominante, s'achèvent dans la déroute.

Heureusement se présente, à la même époque, **un autre tremplin, que je vois comme le premier rameau**, qui découle des actions engagées par la France à la suite de l'invasion de celle-ci par les alliés. La France, menacée gravement par les attaques des alliés sur ses frontières en 1792, décrète une levée massive de conscrits et remporte une série de victoires devenues célèbres : Valmy, Jemmapes, etc. A partir de 1793-94, la situation se retourne et la France, de pays envahi, devient lui-même envahisseur. En juin-juillet 1794, les français pénètrent en Belgique et en Allemagne. Ils envahissent la Hollande en août 1794 et occupent Amsterdam en Janvier 1795. Toute la rive gauche du Rhin est occupée dès octobre 1794.

Dès février 1795, les alliés sont contraints d'engager des négociations. Frédéric-Guillaume II renonce à lutter contre la France et signe un traité de paix. La Convention ratifie le traité de Bâle avec la Prusse. Les Provinces-unies reconnaissent la République française. La France est repoussée par les autrichiens sur le Rhin, mais remporte en Piémont la victoire de Loano. L'armistice est signé avec les autrichiens.

Ce qui va véritablement constituer un tremplin pour Bonaparte est, en Mars 1796, sous la pression de Rewbell, l'entêtement de la Convention de vouloir à tout prix occuper la rive gauche du Rhin, malgré les accords de paix, et la stratégie imaginée d'attaquer les alliés des autrichiens en Italie. Carnot est séduit par le plan de Bonaparte pour envahir l'Italie, inspiré

des principes tactiques nouveaux du Comte de Guilbert et la Convention décide ce qui va devenir la première guerre d'Italie (1796), où Bonaparte s'imposera.

Tout est reparti et pour longtemps. La paix, dont la Révolution avait besoin, est compromise et le restera pratiquement jusqu'en 1815. Il n'est pas question de revenir en arrière, même après des chances aussi sérieuses que la Paix d'Amiens ou autres traités de paix.

Napoléon a entrevu, comme il le dit lui-même, devant Lodi, qu'il avait la capacité de dominer les autrichiens et d'être victorieux de tous et il ne peut résister à une telle tentation. De là à imaginer un « projet fédératif » pour l'Europe quand il aura l'impression de l'avoir à sa botte, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Le rêve malheureusement s'effondrera.

7. La suite de la carrière de Napoléon

L'autre tremplin ne tarde pas à se présenter et résulte en partie de l'existence du premier. Il s'agit de la crise que connaît la nouvelle démocratie au moment du Directoire.

Cette crise, qui sera la grande chance de Napoléon, puisqu'elle permettra le 18 brumaire 1799, est commune aux démocraties, surtout à celle-ci, qui a tout juste dix ans d'âge. Elle résulte de la nécessité, pour un régime foncièrement civil, de s'assurer une protection militaire, à la fois vis-à-vis de l'extérieur et vis-à-vis des complots venus de l'intérieur. Le risque que ceux à qui on confie cette protection ne retournent leurs armes contre le régime qu'ils sont censés protéger est constant. C'est ce qui va se passer à la fin de 1799.

La faiblesse de cette jeune démocratie est patente et compréhensible. Après avoir subi une crise grave d'extrême rigidification avec la Terreur et les phobies de Robespierre et de ses acolytes, il était normal qu'après Thermidor les royalistes relèvent la tête et tentent de supprimer ce régime qui s'était constitué en grande partie contre eux. Non seulement ils retrouvent une audience dans la vie sociale, avec les clubs et les associations, mais ils tentent de s'opposer à la formation des nouvelles structures de pouvoir issues de la constitution de l'an IV. Le 13 vendémiaire, Bonaparte, les neutralise avec son artillerie et commence ainsi à s'assurer une certaine réputation.

Entre 1795 et 1797, les menaces royalistes, des catholiques traditionnels et des chouans ne cessent de croître et le Directoire réussit à les contenir, spécialement en fructidor 1797. L'artisan principal de cette résistance est Emmanuel Siéyès, l'homme qui a été le moteur de la rébellion du Tiers-Etat en 1789, après avoir défini son action dans un ouvrage célèbre (*Qu'est ce que le Tiers-Etat ?* 1789). C'est lui la tête pensante de la nouvelle démocratie et c'est en partie à lui aussi qu'on doit une certaine neutralisation des royalistes, grâce à ses interventions comme Directeur (titre d'un des dirigeants de l'exécutif sous le Directoire) et en opposition avec les Cinq-Cent (un des deux parlements prévu par la constitution).

Le rôle historique d'Emmanuel Siéyès a été souvent minoré par les historiens. Un livre récent de Jean-Noël Bredin (*Siéyès, la clé de la Révolution française*) rétablit la vérité et montre en particulier la contribution considérable de ce personnage dans le coup d'Etat du 18 brumaire.

Grâce sans doute à son action, les choses se retournent à partir de 1797. Ce sont maintenant et à nouveau les jacobins, appelés néo-jacobins, qui reprennent le dessus et menacent même le régime. Malgré cela, la grande masse des députés du Directoire, aux « Cinq-Cent » et aux « Anciens », restent fidèles à la République. Les choses vont donc mieux pour les républicains.

Et cependant, Siéyès reste las et découragé. Après avoir échappé à un attentat et être resté plus d'un an à Berlin comme ambassadeur, en butte aux calomnies et aux soupçons, il revient en France, est nommé député et Directeur, mais il cherche autre chose. Ce qu'il cherche, c'est selon sa formule « une épée », et il ajoute « aussi courte que possible ». Cela veut dire : trouver un général qui puisse assurer la protection des institutions. Il pense à Joubert, Jourdan, Hoche, Moreau, mais celui qui, à ses yeux, présente les meilleures garanties est Napoléon Bonaparte.

C'est un mystère qu'il ait pu penser à ce général qui s'est avéré être le pire ennemi des institutions républicaines. Est-ce sottise de sa part, inconscience ? Cela renvoie, à mon sens, précisément à ce qu'il y a de plus spécifique, de plus singulier chez Napoléon Bonaparte : la séduction qu'il exerce. L'influence, en général, n'est qu'une forme de séduction. Napoléon séduit par cela exactement qui lui permet d'accéder au pouvoir, à savoir son fanatisme, cette façon qu'il a de se lancer tête baissée dans l'action destructrice, action qui assure, croit-il, son salut et celui des autres. On pense tout de suite à son action militaire. Mais il n'y a pas qu'elle.

Toute sa psychologie est imprégnée de l'idée que l'ordre est plus important que tout. Les phrases de lui pour stigmatiser l'impuissance, l'anarchie du système républicain sont innombrables. Et pourtant il est du côté de la Révolution, la défend à coups de canon, s'abouche avec les jacobins et la gauche de la Convention, ainsi que son frère Lucien, se bat pour elle à Toulon. C'est qu'il est forcément du bon côté, quel qu'il soit. Quand on lui demandera pourquoi il choisit de se proclamer un jour Empereur, il déclarera que c'est pour appartenir au club des souverains. Cela dépasse l'opportunisme. Cela devient presque une philosophie.

Par-dessus tout, il y a une manière de se présenter lui-même, de faire sa propre apologie, d'assurer sa propagande qui confine au génie. Par exemple, il déclare : « De Clovis jusqu'au comitè de salut public, je me sens solidaire de tout. » (Castelot) Il est au centre de l'histoire, le sauveur de la France. Il prétend même qu'il « couche avec la France » et que celle-ci, comme une femme, ne peut rien lui refuser. Dans le journal presque quotidien qu'il adresse à ses armées, il flatte les soldats comme des enfants, les réprimande ou les traite de « braves ». Sa mégalomanie n'a aucune borne et elle est tellement efficace qu'encore aujourd'hui les historiens sont presque tous ses thuriféraires.

Emmanuel Siéyès est lui aussi sa victime. Comme il a misé sur Bonaparte, il prépare pour lui et avec lui le coup d'état du 18 brumaire. Le nombre de gens qui sont « dans le coup » est impressionnant : la plupart des Directeurs, une grande partie de la garde, une partie des députés, les généraux, et surtout la population, qui attend l'événement, comme on attend une fête annoncée. Quand cela arrive, personne n'est étonné, on se dit que c'est « pour aujourd'hui ».

Et pourtant, le coup risque d'échouer. Bonaparte qui va aux Cinq-Cent et aux Anciens soi-disant pour les protéger est près de se faire éjecter quand on comprend ses intentions. Il joue alors le jeu de l'agresseur agressé, appelle à son secours ses grenadiers qui mettent tout le monde dehors. Etant donné qu'il n'y a plus de pouvoir légal, puisque les Directeurs sauf un ont démissionné, il n'est pas difficile de nommer une « commission exécutive provisoire de trois membres » dont Bonaparte sera le membre le plus important.

Les choses vont vite ensuite. **Là encore, Napoléon, comme un fauve, s'élançait dans l'arène et réalise l'essentiel de son projet dans l'année qui suit le coup d'état.**

Ce projet comporte deux volets distincts.

Le premier vise à rassurer et à séduire. On rétablit le suffrage universel. Mais qu'est-ce que cela signifie, étant donné que la presque totalité des pouvoirs administratifs, législatifs, judiciaires sont nommés et non élus ? La religion est rétablie sur des bases qui lui sont apparemment favorables, ce qui ne peut que rallier les catholiques et même les chouans. Ceux-ci pourtant ne se laissent pas tous prendre. En réalité, la religion est entièrement

soumise au pouvoir civil, qui nomme les évêques et qui paye tout le monde. Les émigrés peuvent revenir en France, ce qui désarme d'un seul coup les royalistes, pour qui ce problème était central. Enfin la monnaie retrouve une valeur stable grâce au crédit qu'on lui accorde.

Le système politique mis en place est l'exacte antithèse du plan de Siéyès, à qui on avait demandé au départ de proposer le sien. Il prévoyait l'existence d'un sénat comme organisme de base, d'où émanerait un grand électeur et deux consuls, étroitement contrôlés par le sénat. C'est de celui-ci que sortirait, par un système d'élection, les organes législatifs futurs.

Bonaparte naturellement balaie un tel projet, qu'il tourne en ridicule, et propose le sien qui est **un système pyramidal implacable**, qu'on ne peut comparer qu'aux dictatures modernes. A cela s'ajoute l'interdiction de la majorité des journaux, le contrôle des activités artistiques et la mise en place d'une police surpuissante, dirigée par Fouché. Le « code civil » qui n'a pas été rédigé par Bonaparte mais qu'il a inspiré, codifie pour longtemps la morale patriarcale, chère à la bourgeoisie.

Dans un premier temps, Siéyès, séduit par le brio de son poulain, s'incline respectueusement et applaudit. « Messieurs, dit-il à son entourage, vous avez un maître ! cet homme sait tout, veut tout et peut tout ! » (Marcel Julian) On ne peut mieux exprimer l'impression que fait Bonaparte à tout le monde. Cependant, peu à peu la déception s'installe et quand il est question de nommer de nouveaux consuls, Siéyès se retire. On dit même qu'au moment où Bonaparte se prépare à partir secourir l'armée d'Italie, en difficulté en 1800, « Anciens thermidoriens et brumairiens mécontents, tels Siéyès, préparent chacun un « gouvernement de rechange » dans le cas où « il » reviendrait battu. » (Marcel Julian) Il est malheureusement trop tard. Siéyès a succombé au piège et celui-ci s'est refermé pour longtemps.

Napoléon Bonaparte, Empereur des français dès 1804, roi d'Italie et nanti de beaucoup d'autres titres, est aussi un homme de guerre fantastique, qui gagne les batailles qu'il livre, pratiquement jusqu'à la fin. Il se produit une conjugaison intéressante entre les principes de guerre qu'on lui a apprises et qui ont rétabli l'armée sous Lois XV, celles du Comte de Guibert, et ceux qu'il invente lui-même, en accord avec son tempérament belliqueux et son activisme invétéré. Quelle que soit la tactique qu'il utilise, soit totalement improvisée comme à Marengo, soit soigneusement concoctée comme à Austerlitz, elle procède toujours du même principe : attaquer l'ennemi sans répit et le plus rapidement possible, en concentrant le maximum de force et en le surprenant de flanc au moment où il est lui-même empêtré dans des manoeuvres compliquées. Ce n'est pas seulement la guerre de mouvement, mais c'est l'attaque avec le maximum de pugnacité contre un ennemi démoralisé par cette furie, cette ardeur de troupes fanatisées.

8. Les origines

Est-il possible d'aller plus loin, d'essayer de comprendre pourquoi ce personnage fantastique est apparu à ce moment et dans ce lieu ? Les influences qui l'ont fait être ce qu'il fut ne sont pas quelconques. Elles obéissent à certaines lois que je vais essayer de découvrir.

Et tout d'abord, empruntons un chemin modeste et sans prétention, consistant à vérifier certains événements fondateurs. Posons le problème que Napoléon lui-même posait face à Monge : d'où me vient cette propension à la guerre, ce goût de l'action guerrière ? L'hypothèse par une paternité supposée du Comte de Marbeuf ne tient évidemment pas, à la fois parce que les gènes n'expliquent rien, n'étant que des relais mythifiés dans un processus purement biologique, et parce que sa mère était bien incapable d'une telle émancipation.

Reste l'influence de forces plus ou moins cachées, qu'on peut quand même découvrir. Par son père, on pourrait dire ce qu'on peut dire de la presque totalité de ces généraux, dont je reparlerai : issu de la bourgeoisie la plus typique, urbaine, plutôt moyenne, sans aucune

particularité, dans une médiocrité qui n'est pas sans importance. Il n'y a rien à tirer de là, sinon peut-être le fait que cette bourgeoisie, comme nous l'a appris Molière, est en mal d'autre chose, aspire au pouvoir, lorgne vers la noblesse. Encore faut-il qu'elle soit d'une manière ou d'une autre en contact avec cette noblesse ? Pour inventer, il faut, c'est certain, être déjà engagé dans la voie qui va aboutir à la découverte. Où est la noblesse pour Napoléon ?

La réponse est claire : **elle est chez sa mère**, celle à qui il dit qu'« il doit tout ». Non seulement sa mère a des origines aristocratiques lointaines, mais elle a des ancêtres militaires sur au moins quatre générations. « Militaire » pour Napoléon est encore plus important qu'« aristocratique ». Sa mère était d'une vieille famille de militaires.

« Famille, dit Decaux, d'une noblesse reconnue et ancienne, ils se rattachaient à l'une des maisons les plus illustres d'Italie : celle des comtes de Collalto, seigneurs souverains en Lombardie dès avant le XIV^{ème} siècle. » (Decaux) Mais venons-en aux militaires, chez les ancêtres directs de la mère qui s'appelaient Ramolino. « Jean-Jérôme (le père de Letizia), à l'époque de son mariage, est, depuis peu d'années, « capitaine commandant les troupes de la ville » – ceci en vertu des lettres patentes de la République de Gènes. » Puis on remonte dans le temps. « Le premier Ramolino est Nicolas Ramolino « illustre colonel au service de la République » - tel est son titre en 1524. C'est à son père qu'il devait d'habiter Ajaccio. Celui-ci (...), le « magnifique seigneur » Gabriel Ramolino, fils du « magnifique seigneur » Abraham Ramolino, comte de Collalto – était major aux gardes du roi de Naples, Charles V. Marié à une génoise, fille de sénateur, il acquit à Gènes, de ce fait, une situation enviable, et il obtint des concessions de terre à Ajaccio. Il y vint s'établir et il donna naissance à la branche corse des Ramolino, dont Jean-Jérôme, en 1747, se trouvait être le chef très honoré. » (Decaux)

Celle qui était « belle comme les anges », d'après Napoléon, avait de qui tenir. Elevée au milieu des uniformes et des fanfares, elle avait pu s'épanouir, mais dans les bons principes et dans les règles sévères de la tradition. Celle-ci remonte au moins au XV^{ème} siècle.

Cela ne suffit pas. Il se passe en Europe et spécialement en Italie, dès le XV^{ème} siècle, des événements considérables, qui expliquent que la classe militaire ait connu une ascension spectaculaire. Les Etats-Nations font leur apparition et sont en guerre les uns contre les autres. François Premier et Charles-Quint ne vont pas tarder à s'étripier, après que la France se soit heurtée pendant cent ans à l'Angleterre.

Cela les oblige à avoir, à leur service, d'autres combattants que ces seigneurs de type moyenâgeux, qu'on mobilise de temps en temps pour faire la guerre et qui s'extrait alors à grand peine de leurs châteaux. Il faut des professionnels de la guerre. L'Italie invente les condottieres, qui se vendent aux plus offrants. Les Etats du nord ne vont pas arrêter de perfectionner leurs armées et leurs armements. Ceci veut dire surtout avoir des cadres militaires toujours prêts à faire la guerre. Louis XIV perfectionne le système en prévoyant à l'avance les disponibilités de chacun des nobles susceptibles d'être enrôlés et en versant des pensions à ceux qui ont combattu.

Au XVIII^{ème} siècle, on est arrivé à un résultat appréciable. Les nobles peuvent être affectés à un régiment dont ils ont la propriété, qui tient garnison quelque part, où ils doivent se rendre régulièrement. « l'usage, dit Pierre Gaxotte (*Le siècle de Louis XV*), était de dissoudre, de « réformer » un certain nombre de régiments en ne leur conservant que des cadres ; les dispositions de 1762 créèrent l'armée permanente, en fixant d'une manière définitive le nombre des corps, dont les effectifs seraient renforcés en temps de guerre. » **En somme, c'est vers 1760 que l'armée permanente moderne a été inventée.** Remarquons en passant que c'est au même moment (1763) qu'après l'éjection des jésuites l'école de type moderne a été inventée par La Chalotais (*Essai d'Education Nationale*, 1763).

Le monde moderne naît là, peu de temps avant la naissance de Napoléon (1769). Les généraux qu'il utilisera sont aussi de cette époque. Nés, pour la grande majorité, entre 1750 et 1770, ils ont entre 10 et 30 ans au moment où éclate la Révolution. On peut dire qu'ils émergèrent grâce à elle ou plutôt grâce à Napoléon. Mais on peut dire aussi le contraire, à savoir que leur formation, comme d'ailleurs celle de leurs ennemis, a suscité un esprit public qui était favorable à la guerre. Le militarisme était né, dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle et il allait faire une glorieuse carrière.

Il faut s'interroger sur ce militarisme, qui va triompher en Prusse au XIXème siècle, expliquer la vague de colonialisme en Angleterre et en France à la même époque, imprégner même les arts, puisque le romantisme, issu de la même génération, fait à la peur, à l'horreur, à la gloire une place considérable. **Une mentalité belliciste naît là, qui est loin d'avoir disparu.**

Où s'enracine cette mentalité, dans quelles couches de la population ? On peut penser à l'aristocratie, vouée à la guerre depuis toujours. Et c'est elle incontestablement qui nourrit la mentalité guerrière et qui va l'inculquer aux autres catégories.

Les autres, en effet, accèdent aussi à cette mentalité. Le recrutement des généraux de Napoléon le démontre. Joseph Valynseele a consacré un livre entier, très documenté, sur *Les maréchaux du Premier Empire*. Ces maréchaux, au nombre de 25, englobent une grande partie des généraux connus. L'auteur étudie leurs ascendants et leurs descendants jusqu'à l'époque moderne. Tous, presque la totalité, sauf Marmont, Macdonald et Poniatowski, ont des pères qui appartiennent à la bourgeoisie, petite ou moyenne.

Cela n'est pas étonnant : la bourgeoisie est, au XVIIIème siècle, une classe en mouvement, qui se cherche et qui peut basculer soit vers une authentique créativité soit vers le culte de la richesse et du pouvoir, dernier avatar de la noblesse.

Quand on regarde, dans cette étude, de plus près et spécialement en regardant l'origine des mères ou l'histoire des pères des maréchaux, on s'aperçoit que l'aristocratie était bien présente, mais en sous-roche, cachée, comme pour Napoléon. C'est elle, l'aristocratie, qui alimente et alimentera encore longtemps la dominance, l'esprit de dominance.

Conclusion

Nous venons de voir comment le modèle dominant s'est introduit dans un monde aussi particulier et lointain que celui de bourgeois d'Ajaccio : par l'intermédiaire de la mère, elle-même issue d'une famille militaire très ancienne.

Il nous reste à voir comment l'accès à cet idéal a pu se réaliser, étant donné son caractère difficile, presque impossible. Jusqu'au XVIIIème siècle, pratiquement jusqu'à la Révolution, l'épée était réservée à la noblesse, quasiment son privilège. Voici que des bourgeois et même des bourgeois d'obscures provinces, comme l'étaient les parents de Brune (Brive-la-Gaillarde), de Murat (le fond du Lot), de Moncey (Palise dans le Doubs), de Soult (Saint-Amant-la-Bastide dans le Tarn), de Lannes (Lectoure dans le Gers), de Mortier (Cateau dans le Nord), de Ney (Sarrelouis), de Davout (Annoux dans l'Yonne), se mettent à vouloir ou accepter que leur fils s'engage dans l'armée et se pousse jusqu'à devenir maréchal d'Empire, avec une fortune considérable et une descendance prestigieuse. Il y a là quelque chose de mystérieux, si l'on pense au temps qu'il avait fallu à la plupart des membres de la bourgeoisie pour accéder à un établissement social satisfaisant : rachat de terres, obtention d'un titre, offices divers, capital transmis, etc.

Mon hypothèse est que la difficulté même de l'entreprise explique qu'elle ait pu devenir possible. Bien sûr, il faut au départ que la cible soit vue ou entrevue et cela implique pas mal de conditions, que j'ai examinées.

Cependant dès l'instant où elle est réellement voulue, cela devient un défi, un sport, un prodige de l'obtenir. Napoléon, qui voyait ses parents fréquenter assidûment le « pacha luxurieux » (expression des patriotes corses) Marbeuf, sa mère lui faire mille amitiés, ces français parader dans les rues d'Ajaccio, qui savait que son père était en train de se fabriquer des titres de noblesse, son oncle entasser une fortune et quereller toute la ville a dû se dire, au moment où il tabassait Joseph, que lui aussi pourrait bien accéder à toutes ces merveilles. Et quand il sut que son père, grâce au « pacha », était en train de faire ce qu'il fallait pour obtenir qu'il soit boursier de ce gouvernement français que ses compatriotes haïssaient, il ne put que se raidir et se promettre intérieurement qu'il réussirait.

Comme je l'ai dit, c'est la situation inverse de celle de Louis XIII, du roi qui trouve en naissant un palais préparé pour lui, et qui ne s'est, comme dit Beaumarchais, que « donné la peine de naître. » Cela exige énergie, courage, crânerie, témérité, jusqu'au fanatisme. Cela faisait aussi partie de ces croyances que chacun cultive en soi secrètement : l'idée que la chance est de son côté, qu'il ne lui arrivera rien de mal. Napoléon étonnait son entourage par son inconscience au moment où il approchait dangereusement des lignes ennemies, où il prenait des risques insensés. C'était cela sa force.

Mais c'était aussi son démon intérieur, son tourment. Il ne pouvait pas rester en place, attendre. En Mars 1800, alors que la guerre a repris avec violence en Allemagne et en Italie, et qu'il vient de faire son coup d'état, il écrit à Moreau qui dirige l'armée : « Je suis une espèce de mannequin qui a perdu sa liberté et son bonheur. Les grandeurs sont belles, mais en souvenir et en imagination. J'envie votre heureux sort ; vous allez, avec des braves, faire de belles choses. Je troquerais volontiers ma pourpre consulaire pour une épaulette de chef de brigade sous vos ordres. » (Marcel Julian) Déclaration étonnante, qui montre l'anxiété de cet homme chez qui le fanatisme guerrier est devenu un besoin, comme une drogue. Bien sûr qu'il n'est pas, à l'origine, destiné à cela, mais il engendre cela.

Une telle construction subjective, qui découle directement des modèles intégrés, peut apparaître comme dérisoire, sans importance à tous les comportementalistes, historiens ou non, qui refusent le sujet et son intériorité, mais il n'empêche que c'est elle, elle essentiellement, qui provoque les catastrophes de l'histoire et aussi ses triomphes. Napoléon est grand, vu sous le soleil d'Austerlitz, mais qu'il est misérable quand il doit se plier aux exigences de son geôlier, qui lit son courrier et le surveille étroitement. Et surtout quel malheur pour la France que 1815 ! la France qui va se payer soixante ans de réaction et de régression politiques, alors qu'elle aurait peut-être pu faire avancer la démocratie, au milieu des orages, si elle n'avait pas, elle aussi, cédé aux charmes de celui qui lui promettait le salut !

Bibliographie

- BREDIN Jean-Denis Siéyès, *La clé de la Révolution*. Ed. De Fallois, Paris, 1988.
CASTELOT André *Bonaparte*. Lib. académique Perrin, Paris, 1967.
CYRULNIK Boris *Un merveilleux malheur*. Ed. Odile Jacob. Paris, 1999.
DECAUX Alain *Letizia, Napoléon et sa mère*. Lib.académique Perrin, Paris, 1969.
GAXOTTE Pierre *Le siècle de Louis XV*. Ed. Fayard, Paris, 1974.
JULIAN Marcel et LEVRON Jacques *La première République, 1792-1798 et De Bonaparte à Napoléon*. Ed. Robert Laffont, Paris, 1972.
LA CHALOTAIS Louis-René *Essai d'éducation nationale*. Ed. L'harmattan, Paris, 1996.
LOBROT Michel *Pour ou contre l'autorité*. Ed.Gautier-Villars. Paris, 1973.
LOBROT Michel *Priorité à l'éducation*. Ed. Payot, Paris, 1973.
LOBROT Michel, avec BOUMARD Patrick et LAPASSDE Georges *Le mythe de l'identité*. Ed. Economica , paris, 2006.
MIRTEL Marcel *Napoléon d'Ajaccio*. Ed. Siboney, Paris, 1947.

MASSON Frédéric *Napoléon intime*. Ed. Tallandier, Paris, 1977.

NAPOLEON, DE L'HISTOIRE A LA LEGENDE *actes du colloque de 1999*. Ed. in forma, Maisonneuve et Larose. Paris, 2000.

NAPOLEON 1er *Correspondance retrouvée*. Cinq volumes. Ed. Tchou, Paris, 2004.

VALYNSEELE Joseph *Les Maréchaux du Premier Empire, leur famille et leur descendance*. Imprimerie centrale de l'ouest. La Roche-sur-Yon, 1957.